

erre. Car si les choses continuent, comme il y a toute apparence, ce protestantisme de l'état ne sera bientôt plus que nominal. Les fidèles de l'église presbytérienne sont en faveur de l'émancipation et de l'indépendance religieuse; et le mouvement ira nécessairement en avant. D'un autre côté les puseyistes gagnent chaque jour du terrain, et il est devenu évident que tous les honnêtes protestans, les hommes de cœur, les gens désintéressés et de bonne foi seront entraînés par la nouvelle église. Enfin le catholicisme est à plus florissant de jour en jour, et les conversions en masse donnent presque la mesure de sa durée que peut avoir encore la pauvre église de l'état et des lords évêques. La vérité luit à tous les yeux, et personne n'est assez simple que de croire que les seigneurs évêques anglicans soient les seuls dans un aveuglement involontaire et de bonne foi. Il y a d'énormes revenus, une vie de nabab, des intérêts de famille à côté de tout cela: il y a à en effet de quoi éblouir, de quoi aveugler, de quoi rendre zélé pour une si bonne religion.

La lecture du bill pour l'importation des blés et des farines du Canada passé à une majorité de 100 voix. Il faut rendre grâce au ministre des colonies qui a soutenu avec zèle cette importante mesure, ainsi qu'aux honorables membres qui par leur énergie ont su triompher de l'égoïsme des propriétaires anglais. On dit cependant que l'intérêt colonial n'est pas si favorisé qu'on le pense communément, par l'adoption de cette loi des céréales, et M. Hume, qui lui-même a soutenu la mesure, prétend que l'administration coloniale sera la première à en demander le rappel.

Le progrès religieux est de plus en plus sensible en France et dans toute l'Europe. Les conversions surtout se multiplient; le catholicisme fait des conquêtes dans tous les rangs et dans toutes les croyances. C'est un tems de véritable calamité pour les protestans et les incrédules.

En France la presse s'est occupée de trois questions importantes. Celle que l'on discutait au départ de la malle précédente est enfin terminée. Depuis plusieurs années les colonies se plaignaient à bon droit de ne pouvoir soutenir la concurrence dans la fabrication du sucre avec l'industrie sucrière de la métropole; et tous les ans leurs pétitions, après avoir occupé deux ou trois séances de la chambre étaient mises à néant, et le droit à faire leurs réclamations indéfiniment ajourné. Cette question était cependant pour elles une question de vie ou de mort. Cette année le ministère ému enfin de la détresse des colonies, présenta un projet de loi tendant à supprimer toutes les fabriques de sucre de betterave en donnant aux fabricans une indemnité de 40 millions. Ce projet fut rejeté après de longues discussions, auxquelles prirent part les premiers orateurs de la chambre. On lui substitua une loi qui établit un impôt progressif sur le sucre indigène, et qui permet à l'industrie coloniale de lutter un peu moins désavantageusement avec sa rivale de la métropole. Nous donnons plus bas un résumé, parfait de précision et d'appréciation, que fait le *Courrier des Etats-Unis* de cette importante question.

Dans un projet de loi sur les théâtres on proposa un amendement qui fit une vive sensation dans toute la chambre: cet amendement consistait à interdire l'introduction sur la scène des mystères et des cérémonies de la religion, des ornemens et des costumes religieux et ecclésiastiques. Cette proposition fournit l'occasion à plusieurs députés de faire une généreuse profession de foi, de donner à la chambre et au ministère de salutaires avis que réclamaient la dignité du culte et le respect dû à la religion. Le ministère a combattu l'amendement en prétendant que la censure bien faite était une garantie suffisante, et en promettant de veiller à ce qu'elle fût dirigée dans le but de la réclamation et dans l'intérêt et l'honneur de la religion.

Enfin l'éternelle question de l'Université est revenue de nouveau, et elle a subi de si rudes attaques qu'elle a moins de partisans que jamais. D'un autre côté le clergé se montre depuis quelque tems si zélé pour combattre ce hideux monopole de l'enseignement, et il est si bien secondé par les pères de familles et les hommes les plus éclairés et les plus honorables de tous les partis, qu'il y a lieu d'espérer que l'opposition qui lui est faite en triomphera enfin.

En Espagne Espartero a perdu deux ministères en peu de tems. Le dernier, le ministère Lopez, favorable à Barcelone, a donné sa démission parce que le régent refusa de lui accorder la destitution des généraux Linage et Zurbarano. Le congrès protesta énergiquement contre le changement

de ce ministère. Une amnistie avait été résolue sous cette administration: pour se rendre populaire lui et le ministère nouveau Espartero a promis de nouveau l'amnistie. La contribution forcée imposée illégalement à Barcelone est annulée et les fonds perçus vont être remboursés. La situation du régent est de plus en plus en plus embarrassante: les mécontentemens des partis de l'opposition ne prennent plus la peine de se dissimuler. L'armée seule paraît fidèle au régent, qui la favorise et la flatte en toute occasion. Au départ du dernier courrier on parlait d'une nouvelle insurrection en Catalogne; et on disait qu'à la réception de cette nouvelle, des bâtimens français avaient reçu des ordres pour appareiller immédiatement et croiser dans ces parages.

Le ministère anglais donna avis au parlement que des dépêches reçues du Scinde annonçaient une récente bataille; mais qu'on n'en avait pas encore reçu le bulletin. Cela prouverait que cette conquête n'est pas si parfaitement terminée qu'on le disait.

Samedi à 8½ heures a été chantée à l'église paroissiale la messe solennelle de la St. Jean-Baptiste, patron de la société canadienne et de la société de tempérance. Dès huit heures les rangs de cette dernière association se formèrent devant la cathédrale et se mirent en marche par la rue Ste. Catherine et la grande rue du faubourg St. Laurent, ayant en tête leurs magnifiques bannières; les conseillers fermaient la marche. Quoique que ce fût un jour de travail la foule fut nombreuse au rendez-vous; et nous vîmes avec étonnement et satisfaction l'imposant spectacle que présentait ce cortège par son nombre et par sa belle tenue. Chacun des associés portait la médaille, la feuille d'érable et la cocarde de ruban vert et blanc. Ils se réunirent à l'église aux autres membres de la société canadienne, qui, nombreux aussi, les attendaient et qui les reçurent comme des frères. Ce fut M. Hudon, V. G. qui chanta la messe. Mgr. y assista de son trône assisté de M. Quiblier, V. G. et de M. Prince, Chan. A la fin de la messe il donna à l'assemblée sa bénédiction pontificale. M. Roupe fit le sermon qui fut écouté avec une religieuse attention. Il insinua ingénieusement qu'en célébrant le retour de cette fête nationale, il serait à désirer que le nom national aussi de Ville-Marie que portait autrefois cette ville, et qui lui avait été donné par nos pères, lui fût rendu. Nous unissons nos vœux à ceux du vénérable prédicateur, et nous avons déjà émis ce désir l'an dernier. Mais il est à craindre que des difficultés insurmontables n'en empêchent à toujours l'exécution. Un magnifique pain-bénit à trois colonnes de six étages, liées par un couronnement, fut offert au nom des associés, les citoyens les plus respectables le présentèrent à la bénédiction de l'évêque. Pendant la messe la musique d'un régiment écossais de cette ville exécuta des symphonies et des airs nationaux avec une grande perfection. Enfin après la messe les rangs des associés de tempérance se formèrent de nouveau et les autres associés précédés de la musique et de la bannière de la société canadienne les reconduisirent dans le plus bel ordre jusqu'à la cathédrale. Il y eut bien des cœurs émus à la vue de ce spectacle, bien des voix qui bénirent le retour de cette belle solennité: toute la population canadienne, toute la ville semblait avoir revêtu un air de fête et de bonheur. Il semblait que des jours nouveaux, une ère plus belle et plus prospère venaient de luire pour le Canada. Qu'il y a en effet de charme et de puissance dans une fête nationale! Ce magnifique cortège, montant à plus de trois mille hommes, bien que ce fût un jour peu favorable, un jour où le travail retenait forcément tant de citoyens aux bureaux, aux magasins ou aux ateliers; ces bannières qui flottaient glorieusement au-dessus de ces rangs compacts; l'élite des citoyens marchant fièrement à la suite de leurs drapeaux: ces décorations et ces emblèmes nationaux, puis ces airs canadiens dont retentissaient les rues pendant cette marche véritablement triomphale: il y avait dans tout cela nous ne savons quoi de saisissant qui faisait qu'on se trouvait heureux et fier d'être de son pays, d'être Canadien, et ces sentimens étaient véritablement écrits sur tous les visages.

Arrivés sur la place de la cathédrale les tempérans s'arrêtèrent, et se formèrent en demi cercle pour recevoir à leur tour avec honneur ceux de leurs frères qui leur témoignaient une si bienveillante et si honorable sympathie. Les bannières de la tempérance entrèrent dans l'église, celle de la société canadienne s'arrêta en face de la musique. Tous les associés étrangers à la société de tempérance défilèrent alors au milieu des rangs de l'autre société qui s'ouvrirent à cet effet, et s'étant découverts en passant devant leur bannière